

entiers ont été décimés. Les fortunes individuelles et nationales ont éroulé. Les plaines de l'Europe sont devenues un vaste cimetière où se coudoient des morts appartenant aux nations les plus étrangères l'une à l'autre. Dans les villes et les campagnes les foyers ont disparu. Là où ils sont restés debout, des pères et des mères y cherchent en vain leurs enfants, les enfants ne retrouvent plus leurs mères ni leurs pères. C'est la désolation, fruit de la haine entre les peuples et de sa manifestation sauvage, la guerre.

Cette lutte fratricide aurait pu durer longtemps encore. Tout à coup des rumeurs nous arrivèrent. Au plus fort de la tuerie universelle, des paroles de paix ont surgi. En quinze jours, l'atmosphère a changé. Ce qu'on n'aurait pas cru possible s'est produit. Un armistice, que l'ennemi lui-même s'est vu forcé de réclamer, a été signé et voici qu'on nous annonce, pour une date prochaine, la conclusion définitive de la paix.

Il y a trois semaines, qui eût seulement songé à un pareil revirement? Les évolutions et les révolutions humaines ne s'accomplissent pas ainsi à brûle-pourpoint. Leur issue est d'ordinaire le résultat de lointaines prévisions et de longs pourparlers. A qui donc faire remonter cette volte-face subite, sinon à Dieu? C'est lui qui a dit enfin aux peuples: " C'est assez! ". Une nation aussi orgueilleuse que puissante avait été l'instrument de sa miséricordieuse colère. L'oeuvre accomplie, l'instrument lui-même s'est courbé sous sa main comme un roseau tremblant.

Aussi est-ce à Dieu que doit remonter notre reconnaissance par ce qu'il a mis fin à l'horrible cauchemar dont nous sommes hantés depuis plus de quatre ans. C'est la pensée de notre roi bien-aimé, Sa Majesté Georges V. Dans le message qu'il adresse à l'empire, il l'exprime en ces termes: " C'est l'heure de la reconnaissance et de la gratitude envers Dieu, dont la divine Providence nous a préservés au milieu des périls pour